



**RICHARD
BRAUTIGAN**

**UN PRIVÉ
À BABYLONE**

TRADUCTION DE
MARC CHÉNETIER

CITRES
SU

RICHARD BRAUTIGAN

UN PRIVÉ À BABYLONE

San Francisco, 1942. Card est un détective privé dont les affaires ne marchent pas très fort. Et pour cause : au lieu de s'occuper de la sordide histoire de cadavre volé dans laquelle l'a embarqué une femme mystérieuse (et fatale, comme il se doit), ou de trouver une nouvelle secrétaire après que la précédente a claqué la porte, Card passe son temps à rêver. En imagination, le voici qui se transporte dans le temps et l'espace à Babylone, où il devient le fin limier le plus célèbre et adulé de la cité antique.

Détournement jubilatoire des codes du polar, portrait hilarant et poignant d'un homme pour qui la vie est littéralement un songe, *Un privé à Babylone* est l'un des bijoux de l'œuvre de Richard Brautigan, et sans doute l'un des romans les plus personnels de cet écrivain culte, devenu le saint patron littéraire de tous ceux qui tournent le dos au monde pour mieux le réenchanter par la fantaisie et la poésie.

Richard Brautigan (1935-1984), poète, novelliste et romancier, est l'un des pionniers de la Beat Generation. Il est l'auteur de onze romans, dix recueils de poésie, deux scénarios qui feront de lui une icône de la contre-culture et du mouvement hippie. Richard Brautigan a acquis le statut d'artiste culte et continue d'inspirer nombre de cinéastes et d'écrivains.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Marc Chénétier.

« Un auteur prenant, intense et léger. » *Le Point*

**RICHARD
BRAUTIGAN**

**UN PRIVÉ
À BABYLONE**

DU MÊME AUTEUR
CHEZ CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

Romans 1 : Un général sudiste de Big Sur / La Pêche à la truite en
Amérique / Sucre de pastèque

Romans 2 : Retombées de sombrero / Un privé à Babylone

Romans 3 : Le Monstre des Hawkline / Willard et ses trophées de bowling /
Tokyo-Montana Express

DU MÊME AUTEUR
DANS LA COLLECTION « TITRES »

Cahier d'un retour de Troie

Le Monstre des Hawkline

Mémoires sauvés du vent

Tokyo-Montana Express

La Pêche à la truite en Amérique / Sucre de pastèque

Retombées de sombrero

Un général sudiste de Big Sur

Willard et ses trophées de bowling

La Vengeance de la pelouse

RICHARD BRAUTIGAN

UN PRIVÉ À BABYLONE

**NOTE INTRODUCTIVE
DE MARC CHÉNETIER**

**TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR MARC CHÉNETIER**

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

TITRE ORIGINAL :
DREAMING OF BABYLON

© Richard Brautigan, 1977

© Christian Bourgois éditeur, 1981, 2003, 2018,
pour la traduction française

© Christian Bourgois éditeur, 2022, pour la présente édition
ISBN 978-2-267-04581-9

NOTE DU TRADUCTEUR

Dans les années 1930, Nathanael West, proche ancêtre de Richard Brautigan à plus d'un égard, désirait écrire des romans « en forme de bandes dessinées ». En voici un. Ayant lui-même mis à plat (comme on abat sa main ou comme on crève une baudruche) un assez joli lot de mythes américains en faisant subir à son natif idéaliste, Lemuel Pitkin, l'enchaînement inexorable d'avanies et de mutilations qu'est *Un bon million !*, West eût trouvé plaisants le langage appauvri, les rodomontades suffisantes, les redondances de notre privé (« private eye », d'où « L'Œil »). Double parodique du célèbre Sam Spade de Hammett, C. Card substitue à son image celle, sans épaisseur, de la carte à jouer. Un privé fichu comme l'as de pique en quelque sorte. Ou une crêpe à la Chandler. Aussi plat que les acteurs de *L'Hôtel bleu* de Stephen Crane, maniant désespérément une langue éculée que les médias laminent et qui s'affaisse sous les clichés, C. Card se refait une personnalité de carton à grand renfort de proverbes avachis et de banalités sentencieuses. Moins sépia que jauni, il rejoue la partie d'un certain Boris Vian : « Arthur, où t'as mis le corps ? »

Brautigan, sa réputation de vieux hippie s'estom- pant enfin au soulagement général, donnait depuis quelque temps dans la démolition. Sa boule d'acier trempé (dans l'humour) s'attaquait aux pans bran- lants des genres inhabitables. Après avoir rasé wes- tern et gothique (*Le Monstre des Hawkline*), érotisme et « whodunit » (*Willard*), geste militaire (*Un général sudiste*), romance et série B (*L'Avortement*), le voilà qui s'en prend au roman policier. Et ce « thriller » sans « thrills », où tout suspense est désamorcé par les aver- tissements et les anticipations, toute tension détruite par l'incompétence et l'aveu importun, toute crédibi- lité hachée par la bêtise et tout machisme miné par la fringale, achève un cycle contestataire et démystifica- teur. Déjà, un « poème énigme » de *June 30th-June 30th* maltraitait Dashiell Hammett dans un sous-titre amical et trafiqué. Accablé par une impitoyable mise en perspective, Card a du mal à nous faire croire qu'il a plus d'un tour dans sa manche : chacun voit bien qu'il n'y loge qu'un bras pas très nickel.

En mauvais détective, filons notre métaphore : cet as des enquêteurs est, comme on dit au poker, « in the hole », caché face contre table, il rêve de retournements et de coups de théâtre ; mais toujours décavé, Card, le cave, vit en plus dans un trou qui, pour être garni, n'en évoque pas moins l'obscur, le moisi, le miteux. Privé, il l'est de tout, sauf d'une imagination de feuilleton. À chacun les bluffs qu'il mérite et les compensations du temps jadis qu'il peut. Personnage trahi par son auteur, Card « se fait du cinéma ». Rien

n'a lieu que dans sa tête, soigneusement isolée du monde extérieur, où Card songe ferme, en vivotant. Hors cette salle de projection douteuse, rien. Le héros est élimé, son costume fatigué, son enquête minable. Fidèle à la tradition anti-réaliste où puise une large fraction de la fiction américaine contemporaine, Brautigan annule. L'intrigue se désavoue, le décor se délite ; les envolées capotent. À faire gérer la nostalgie par un amnésique, le rétro fonctionne mal. Chômeur, le privé aspire à la stase : « Je parlerai de ma vie sentimentale plus tard, quand il ne se passera rien d'autre. Je veux dire absolument rien : que dalle. » Façon comme une autre de dire que le présent du récit n'est pas particulièrement agité. Il n'y avait plus de personnage ni de cadre identifiables dans les premiers écrits. Les étiquettes de la fiction s'étiolaient sur les quincailleries littéraires de *La Pêche à la truite en Amérique*, roman démontable. Voici maintenant qu'un raté, non content de décevoir, montre du bout de son calibre vide les ressorts brisés de la narration traditionnelle. Le roman policé n'a plus de munitions. « Il me dit », « je lui dis », « il me dit », « je lui fais » : le dialogue comme bulles. « Vous allez voir que », « comme j'ai déjà dit » : le récit comme recyclage. « Alors », « et puis », « pendant ce temps-là », « après » : du raboutage pour toute mise en scène. Tous les coups sont téléphonés et le téléphone est en dérangement. À Babylone, il n'y a plus que les Jardins qui soient suspendus : le « disbelief », l'incrédulité, auxquels certain art poétique recommandait qu'on appliquât

le même volontaire traitement, eux, en tout cas, ne le sont plus guère. Au pays des genres romanesques reconnus, c'est l'heure du Grand Sommeil. Et s'il s'y loge encore des rêves, ils sont également gangrenés par les discours à bon marché du sentimentalisme quotidien, aussi douloureusement grotesques que les lettres du courrier du cœur avec lesquelles West se bricolait des crucifix. Mais Brautigan grince moins et sourit plus. À contempler la sciure qui bourre ses personnages et leur tient lieu de sang, il se rappelle aussi la piste des vieux cirques, le rire et le nez rouge du clown, dont il possède l'art et la triste tendresse. Images déconcertantes ; coq-à-l'âne ; caricature ; forage des impasses narratives ; distorsions lexicales ; logique verbale ; rénovation, par la technique du pied de la lettre, d'expressions fossilisées...

Le moment n'est pas à l'analyse ; mais on s'en voudrait de laisser classer Brautigan, au nombre de ces mineurs que l'histoire littéraire passe à la trappe avec si belle ardeur. Boris Vian, en son temps, et parlant de chanson, avait jugé la nécessité et la valeur du travail de sape des « mineurs » en question : « La chanson... n'a rien d'un genre mineur. Le mineur ne chante pas en travaillant et Walt Disney l'a bien compris qui faisait siffler ses nains. »

Après *Un privé à Babylone*, reprenez un Hammett, pour voir : dedans, ça fait comme des trous.

Marc CHÉNETIER.

*Celui-ci est pour Hélène Brann
avec les affectueuses pensées de Richard*

À mon avis, l'une des raisons pour lesquelles je n'ai jamais fait un très bon détective privé, c'est que je passe trop de temps à rêver de Babylone.

Bonnes nouvelles, mauvaises nouvelles

Le 2 janvier 1942 m'a apporté de bonnes nouvelles et de mauvaises nouvelles.

D'abord les bonnes nouvelles : j'ai appris que j'étais réformé comme caractériel et que je n'allais pas partir à la Seconde Guerre mondiale jouer le petit soldat. Je n'avais pas du tout le sentiment de manquer de patriotisme parce que j'avais fait ma Seconde Guerre mondiale à moi cinq ans plus tôt en Espagne et que j'avais deux trous de balle dans le cul pour le prouver.

Je ne comprendrai jamais pourquoi je me suis fait tirer dans le cul. De toute façon, ça ne fait pas une histoire de guerre formidable. Les gens ne vous considèrent pas comme un héros quand vous leur racontez que vous vous êtes fait tirer dans le cul. Ils ne vous prennent pas au sérieux ; enfin, moi, je ne m'en faisais plus pour ça. La guerre qui commençait pour le restant de l'Amérique était terminée pour moi.

Les mauvaises nouvelles maintenant : je n'avais pas de balles pour mon pistolet. Je venais de décrocher une affaire pour laquelle il me fallait mon pistolet, mais je n'avais plus une seule balle. Le client que je devais rencontrer plus tard ce jour-là pour la

première fois voulait que je vienne au rendez-vous avec un pistolet et je savais que ça n'était pas un pistolet vide qui ferait l'affaire.

Qu'est-ce que j'allais bien pouvoir faire ?

Je n'avais pas un sou vaillant et on ne m'aurait pas fait crédit de vingt-cinq cents dans tout San Francisco. Il avait fallu que j'abandonne mon bureau en septembre, et pourtant je ne le louais que huit dollars par mois ; maintenant, pour mon travail, je me servais du taxiphone qui était dans le vestibule de l'immeuble miteux où je vivais à Nob Hill et où j'avais deux mois de loyer en retard. Je n'arrivais même pas à trouver trente dollars par mois.

Je me sentais plus menacé par ma propriétaire que par les Japonais. Tout le monde attendait que les Japonais arrivent à San Francisco et se mettent à monter et descendre les collines dans les funiculaires, mais, croyez-moi, je m'en serais coltiné toute une division rien que pour ne plus avoir ma propriétaire sur le dos.

« Et mon loyer, où qu'il est, eh, clodo ! » qu'elle me criait du haut du palier où se trouvait son appartement. Elle portait toujours une robe de chambre mal fermée dissimulant un corps qui aurait gagné le premier prix au concours du plus beau parpaing.

« L'pays est en guerre et vous payez même pas vot'bon Dieu de loyer ! »

À côté de sa voix, Pearl Harbor faisait le bruit d'une berceuse.

« Demain, je lui mentais.

— Demain ton cul ! » elle me hurlait en retour.

Elle avait dans les soixante ans, s'était mariée cinq fois et avait perdu ses cinq époux : les fumiers de veinards. C'est comme ça qu'elle était devenue propriétaire de l'immeuble. L'un d'eux le lui avait laissé. Dieu lui avait rendu service quand Il avait fait caler sa voiture par une nuit pluvieuse sur une voie de chemin de fer à la sortie de Merced. Il était représentant de commerce : dans les brosses. Quand le train est rentré dans sa voiture, il n'y a pas eu moyen de distinguer le gars de ses brosses. Je crois bien qu'au moment de l'enterrer on en a laissé quelques-unes dans le cercueil, en croyant que c'était des bouts de lui.

Il y a de cela des années et des années, aux temps reculés où je payais encore mon loyer, elle était très gentille avec moi ; elle m'invitait souvent chez elle et m'offrait du café et des beignets. Elle adorait parler de ses défunts maris, en particulier de celui qui avait été plombier. Elle aimait bien raconter à quel point il s'y entendait pour la réparation des ballons d'eau chaude. Ses quatre autres maris étaient toujours un peu flous quand elle en parlait. C'était comme si ces mariages-là s'étaient passés dans des aquariums troubles. Même le mari qui s'était fait écraser par le train ne lui paraissait pas mériter de bien grands commentaires ; mais elle était intarissable sur le type qui savait réparer les ballons d'eau chaude. J'ai l'impression que son ballon d'eau chaude à elle, il ne s'en occupait pas mal non plus.

Le café qu'elle m'offrait c'était toujours de la lavasse, et ses beignets étaient tout le temps un peu rassis, parce qu'elle les achetait de la veille dans une boulangerie de California Street, à trois ou quatre cents mètres de notre immeuble.

J'allais de temps en temps prendre le café avec elle vu que, de toute façon, je n'avais pas grand-chose à faire. À l'époque, les choses allaient tout aussi mal que maintenant, si on met à part l'affaire que je venais de décrocher, mais j'avais quelques petites économies parce que j'avais eu un accident d'auto et que ça s'était arrangé à l'amiable ; ce qui fait que je pouvais encore payer mon loyer, même s'il avait fallu que j'abandonne mon bureau quelques mois plus tôt.

En avril 1941, j'ai dû me séparer de ma secrétaire. Ça m'a vraiment embêté. J'avais passé les cinq mois qu'elle avait travaillé pour moi à essayer de l'emmener au plumard. Elle était gentille, mais je n'étais jamais vraiment arrivé à grand-chose avec elle. On s'était bien un peu embrassés au bureau, mais c'était à peu près tout.

Quand il a fallu que je me sépare d'elle, elle m'a envoyé paître.

Je lui ai téléphoné un soir, et la salve d'adieu qu'elle m'a envoyée ressemblait à quelque chose comme ça : « ... et non seulement tu embrasses mal, mais en plus tu es un détective minable. Tu devrais essayer autre chose comme métier. Groom, tiens, voilà quelque chose qui t'irait bien. »

Clic.

Bon, eh bien...

De toute façon, elle avait le cul plein de saindoux. La seule raison pour laquelle je l'avais engagée c'était qu'elle voulait bien travailler pour le salaire le plus bas de la ville, mis à part Chinatown.

J'ai vendu ma voiture en juillet.

Enfin bref, toujours est-il que je me retrouvais sans munitions pour mon pistolet, que personne ne voulait me faire crédit et que je n'avais plus rien à mettre au clou. J'étais assis chez moi, dans mon petit meublé miteux de Leavenworth Street, à San Francisco, en train de penser à tout ça, quand d'un seul coup la faim s'est mise à me tabasser le ventre, ou aurait dit Joe Louis. Trois bons crochets du droit dans les tripes et j'ai pris la direction du réfrigérateur.

Grossière erreur.

J'ai regardé dedans et je me suis dépêché de fermer la porte en vitesse quand l'espèce de jungle luxuriante qui était à l'intérieur a essayé de s'échapper. Je ne sais pas comment les gens font pour vivre comme moi. Mon appartement est si sale qu'il n'y a pas longtemps j'ai remplacé toutes les ampoules de soixante-quinze watts par des ampoules de vingt-cinq pour ne plus être obligé de voir tout ça. C'était un luxe, bien sûr, mais je n'ai pas pu faire autrement. Heureusement que l'appartement n'a pas de fenêtres, parce que alors là j'aurais vraiment été dans la panade.

Mon appartement était si sombre qu'on aurait dit l'ombre d'un appartement. Je me demande si j'ai toujours vécu comme ça. Parce que enfin, quoi, j'avais

bien dû avoir une mère, quelqu'un qui me dise de faire le ménage, de me soigner un peu, de changer de chaussettes. D'ailleurs, j'en ai eu une ; mais faut croire que gosse je n'étais pas du genre vif : je n'ai pas dû bien comprendre. Il faut bien qu'il y ait eu une raison.

Je suis resté là, debout, à côté du réfrigérateur, à me demander ce que j'allais faire après, et puis alors il m'est venu une idée formidable. Qu'est-ce que j'avais à perdre ? Je n'avais pas d'argent pour m'acheter des balles et j'avais faim. Il fallait absolument que je mange quelque chose.

Je suis monté chez ma propriétaire.

J'ai sonné.

Elle devait forcément s'attendre à tout sauf à ça, vu que cela faisait maintenant un mois que j'essayais de lui échapper comme une anguille en me faisant constamment piéger dans un filet d'injures.

Lorsqu'elle est venue m'ouvrir, elle n'est pas arrivée à croire que c'était moi qui me tenais là. À la regarder on aurait dit que le bouton de sa porte était électrifié. Ça l'a vraiment laissée sans voix.

J'en ai profité à fond.

« Eurêka ! je lui ai crié en pleine figure. J'ai de quoi payer le loyer ! J'ai de quoi acheter l'immeuble ! Vous en voulez combien ? Vingt mille en liquide ! Le navire de la chance est entré dans mon port ! Du pétrole, du pétrole ! »

Ça l'a tellement interloquée qu'elle m'a fait signe d'entrer chez elle et m'a montré une chaise où

Smith Smith contre les ombres-robots :	
Chapitre 1	148
Le roi de la gâchette	150
Vampires	152
De l'argent liquide froid et sans cœur	156
Le temps guérit toutes les blessures	162
L'émission de Jack Benny.	165
« Dites, M'ame Oakland, pourriez pas m'dépanner ? »	167
La Warner	169
L'express Babylone-Orion	170
Voies de fait en collaboration	172
Aujourd'hui, c'est mon jour de veine	178
Le désert du Sahara	180
La pétoche d'Edgar Allan Poe	185
Le labrador qui rapporte les morts	192
Soirées dansantes	196
L'aveugle	198
B.A.B.Y.	201
P'tite Daube	203
L'aigle solitaire	209
Un drôle d'immeuble	211
Le pied à cinq cents dollars	214
La nuit il fait toujours plus sombre	217
Chez Sourire : au vrai barbecue de Louisiane ..	220
Nous entrerons dans le cimetière	222
La surprise	225
Adieu, mes 10 000 dollars	229
Il est minuit. Il fait noir	232
Porte-bonheur	234



Un privé à Babylone Richard Brautigan

Cette édition électronique du livre
Un privé à Babylone de Richard Brautigan
a été réalisée le 27 janvier 2022
par Christian Bourgois éditeur.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,

ISBN : 9782267045796

ISBN PDF : 9782267045819

Numéro d'édition : 2531